

--Yes, mon prince.

--J'arrive trop tard ! se dit-il à lui-même.

Périne, debout dans le cabinet dont Lionel Morton venait de refermer la porte, regardait le jeune homme avec un étonnement où se mêlait une forte dose de curiosité, et ne pouvait s'empêcher d'être frappée de sa bonne mine.

--J'attends, monsieur, fit-elle au bout d'un instant, ce que vous pouvez avoir à me dire au sujet de ma fille.

--Je ne vous ferai pas attendre, madame. Veuillez, je vous en supplie, m'accorder votre attention tout entière ; pesez bien mes paroles, et répondez-moi avec une franchise absolue et sans arrière-pensée.

--Ce début..... murmura Périne.

--Il vous surprend, je n'en doute pas, et cependant il est indispensable, car j'ai à vous parler de choses graves qui nécessitent de votre part une grande confiance en moi.....

--Mais, monsieur, interrompit Périne, il doit être question, m'avez-vous dit, de ma fille.

--De l'une de vos filles.

Une vague expression de défiance passa sur la figure de la femme de Jean Rosier.

--De Georgette, sans doute ? demanda-t-elle.

--Non, de l'autre, de Mlle Marthe.

Dans le cabinet voisin, le baron de Strény, en entendant prononcer ce nom, fit un geste de triomphe.

Périne regarda fixement Lionel Morton.

--Et qu'avez-vous à me dire de ma fille Marthe ? reprit-elle.

--Tout à l'heure, madame, continua l'Américain, j'ai été le témoin involontaire de la triste scène qui s'est passée dans cette taverne.

--Oh ! oui, bien triste ! murmura Périne avec un soupir.

--Vous ne devez pas être heureuse ?

--Ma situation, monsieur, ne regarde que moi, répliqua vivement et avec une grande dignité la femme de Jean Rosier.

--Sans doute ; mais vous ne pouvez m'empêcher de vous plaindre de toute mon âme.

--Je n'ai pas besoin qu'on me plaigne, monsieur : j'ai du courage.....

--Je vous ai demandé une entière confiance, madame.

--Comment m'est-il possible de vous l'accorder ? je ne vous connais pas.

--C'est vrai, mais vous allez me connaître. Je me nomme Lionel Morton : je suis Américain. Ma conscience m'affirme que je suis un honnête homme, je puis donc le dire avec orgueil, et personne au monde n'a le droit de me démentir. Je possède une grande fortune, commencée par le travail de mon père et augmentée par le mien, car j'ai beaucoup travaillé, quoique jeune encore. J'ai un caractère facile, un peu entêté peut-être, mais, cet entêtement, je m'efforce de l'appliquer au bien. Je suis, de plus, ce qu'on appelle un *excentrique*, c'est-à-dire que je ne me soucie guère des préjugés qui gouvernent le monde.....

--Je n'ai nulle raison de douter de votre parole, monsieur, interrompit Périne. Je dois même avouer que je me sens disposée à vous croire, mais je ne devine pas encore.....

--Où j'en veux venir, le voici : en allant chez Mme Gerfaut, j'ai vu Mlle Marthe, votre fille, je l'ai aimée.....

--Vous ! s'écria Périne.

--Et je voudrais en faire ma femme.

--Votre femme !..... répéta la saltimbanque stupéfaite.

--Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?

--Vous êtes très-riche, monsieur, vous venez de le dire, et.....

--Et vous êtes pauvre, allez-vous ajouter. Ce n'est point un obstacle au contraire. Je vous ai dit que je devais ma fortune entière à mon travail et à celui de mon père, et je crois fermement ne pouvoir en faire un meilleur usage qu'en la partageant avec une enfant honnête, pauvre et laborieuse. Le vice est si souvent triomphant en ce monde, qu'il me semble bien juste qu'une fois, par hasard, la vertu soit récompensée.

--Vos paroles et votre conduite sont d'un brave cœur, monsieur, je le reconnais et je vous estime. Mais il m'est impossible de vous répondre.

Les fraîches couleurs des joues de Lionel Morton s'effacèrent.

--Impossible ! répéta-t-il d'une voix troublée.

--Oui.

--Pourquoi ?

--C'est à peine si vous connaissez ma fille.

--Je la connais assez pour l'estimer comme elle mérite de l'être ; je la connais assez pour l'aimer. J'ai su la juger promptement, et je sens bien que désormais, sans elle, il ne peut plus y avoir de bonheur pour moi. Répondez-moi donc, je vous en supplie !

Un grand trouble se peignait sur les traits expressifs de Périne.

--Pourquoi ne me répondriez-vous pas ? continua Lionel Morton avec insistance.

--Je ne suis pas seule maîtresse, balbutia Périne en hésitant.

--Votre mari, peut-être ?

--Oh ! non, non !

--Mais qui donc, alors ? Est-ce votre fille ? Je crois être certain que lorsque vous m'aurez fait l'honneur de m'accorder votre consentement, elle ne me refusera pas le sien.

Périne baissa la tête et garda le silence.

--Vous me faites souffrir, madame, reprit Lionel Morton, et je crois que la loyauté de ma demande mériterait une autre réponse.

--Oh ! oui, balbutia la femme de Jean Rosier, c'est vrai..... c'est vrai.

--Eh bien ! puisque vous le pensez comme moi, madame, pourquoi donc ne me répondez-vous pas ?

Périne, pendant quelques instants, sembla lutter contre elle-même ; à la fin elle dit :

--A votre tour, écoutez-moi, monsieur..... Adieu que pourra ! Votre franchise commande la mienne !

Lionel comprit que son sort allait se décider, et la pâleur momentanée qui couvrait son visage augmenta.

Gontran de Strény, l'oreille toujours collée contre la cloison percée par Tromb-Alcazar, écoutait avec un redoublement d'attention.

La saltimbanque poursuivit :

--Vous êtes un honnête homme, je n'en peux pas douter, et vous m'en avez donné la preuve, car, à votre place, bien des gens de votre monde, au lieu de venir me trouver comme vous l'avez fait, auraient tâché de séduire une pauvre innocente enfant sans défiance, avec la pensée de l'abandonner quand ils l'auraient perdue !..... Vous n'avez pas voulu cela, vous, monsieur ; je vous en remercie du fond du cœur, et je vais à mon tour me confier à vous, à votre honneur ; je vais vous livrer un secret qui n'est pas le mien.....

--Un secret ? répéta Lionel Morton.

--Eh ! parle donc ! murmura Gontran de Strény, parle donc !